



Popeye de Chypre
Patrice Blouin

For my friend Ginevra White and her island.

Il y a quelque part une sirène.
Son corps vert est couvert d'écailles.
Monique Wittig

La fuite du Mans	11
Principes d'évasion	21
Une fausse couronne	31
La ruine et le vivant	35
Un disque brisé	59
Oneiro hot show	63
Extra féerie	81
La carte de l'île	89

La fuite du Mans

Tu étais bien parti pour enterrer Maman. Tu savais où. Tu avais en tête un certain lopin. Chypre 1979. Ô les palmiers les plages les espadons. Les forêts d'eucalyptus. La Mosquée Hala Sultan Tekke. Le passage de la *buffer zone*. Le front percé du Ledra Palace Hôtel. Il faut juste que tu retrouves où t'as garé la DeLorean.

Quand tu dis DeLorean tu veux dire n'importe quel type d'engin à remonter dans le temps. À bouger dans l'espace. Tu n'es pas regardant. S'il y a besoin de fumer de l'opium ou de feindre un arrêt cardiaque, t'es aussi partant. Tu l'as déjà fait.

Simplement, au début, avec Maman, tu préférais foncer en trip nature. Pour vos déplacements tu n'utilisais aucun artifice. Ni chimique ni mécanique. Tu ne faisais que sauter dans le réseau (clandestin, hellénique) des failles temporelles. Dès qu'il s'en ouvrait une. Au petit bonheur la chance. Avec l'espoir un peu dingue que ça tombe pile.

Et tu t'étais retrouvé – combien de fois ? – perdu dans les Dodécanèse. Abîmé dans les Cyclades. À chaque fois il te fallait patauger pendant des heures au fond d'une grotte pour localiser la fente molle, le cercle lumineux, qui allait te ramener chez toi. Ou directement dans une autre île à une autre époque.

C'est comme ça que tu as débarqué un été à Syros 1989. Incapable de te rappeler par quel pore momentané tu t'étais glissé. Tu t'es réveillé au milieu d'un champ avec tes bagages autour de toi et dans la main un journal local daté du 14 juillet. En attendant que te revienne un souvenir précis de ta téléportation, tu as trouvé une maison abandonnée dans les hauteurs d'Ermoupoli.

Mon nom est Orpheus McFly. Mais vous pouvez m'appeler Popeye. Borgne depuis la mort de Maman. Pas trop joli à regarder. Je me tiens le plus souvent de trois-quarts face. Et j'exorbite pour compenser.

Si vous m'appelez Popeye c'est que je suis dans l'aventure. Je ne la raconte pas seulement : je suis aussi dedans. J'en subis les conséquences. Je me laisse miner par les événements. Je suis complètement minable.

Bien sûr on ne peut pas séparer l'homme de l'œuvre. Et ce sont ces mêmes avant-bras (musclés, tatoués) qui me servent chaque jour à hisser le foil et à taper à l'ordinateur. Il faut excuser les fautes de frappe. Si j'étais juste un homme de lettres cela arriverait moins souvent. Mais un type dans mon genre – *a man of my kidney!* – ne peut pas rester toute la journée chez lui à corriger ses erreurs. Il lui faut aussi parcourir les vastes plaines de l'Étranger Passé.

La première chose que tu vois en sortant de chez toi, c'est le laurier orange devant la station-service. Après tu

descends direct au port d'Ermoupoli. Dans le maillage rétréci des rues tu échappes de justesse à une presque impasse pour retomber sur un gros boulevard. Deux filles sont déguisées en cannette de Seven-Up. *C'est quand qu'on mange les hommes-sandwichs ?* Tu dis pour rigoler.

Et dans ta tête tu penses à ce penseur, le premier à parler de l'immortalité de l'âme, Phérécyde de Syros, mangé par les poux. Une femme passe le bout de ses doigts contre un mur. Et tu ne sais pas si c'est par goût du contact. Ou parce qu'elle est torchée.

Tu remarques. Le soir tombe deux fois aux terrasses des cafés. Une première quand les parasols sont encore ouverts. Une seconde après que le patron est venu les refermer et alors que tu t'es habitué déjà à l'obscurité. Tu prends vite le pli de venir à ce moment précis pour bisser la fin du jour.

La nuit, couché sur ton balcon, tu regardes le ciel étoilé. La truie cosmique et ses gorets stellaires. Comme un nageur à contre-courant tu essayes de remonter le cours de ta vie. Et ta mère sur la berge te regarde sans réaction. Quand tu étais encore enfant, les vieillards que tu croisais à la ferme, étaient nés à la Belle Époque. Quand ils te prenaient dans leur bras, tu touchais du bout des doigts un autre siècle.

*

Ta mère est une sirène. À moitié quoi à moitié comment. Depuis que tu es tout petit elle te parle du Royaume Perdu. Avant même que tu saches parler elle t'a appris à reconnaître le pays absent dans le pays réel.

Elle te dit. *En France le fond de l'air est frais. Il fait chaud parfois. Mais simplement en surface. La chaleur en France n'est jamais comme la chaleur en Algérie. Elle n'atteint pas les niveaux profonds de la perception.*

Depuis toujours le fond de l'air est ce qui te sépare du réel. Avant même d'apprendre à parler, tu sais que tu es né dans le mauvais pays. Et que le vrai pays, le *pays-perdu*, ne sera jamais devant toi. Il manquera toujours. Au moins pour ta mère avait-il encore une existence géographique. Pour toi ce n'est qu'une forme vide qui creuse le paysage.

La plupart des maisons de Syros 1989 sont carrées. Et leurs bordures seules sont colorées dans des teintes vert d'eau ou pêche jasmin. Tout pourtant n'est pas de l'ordre du cube. Il y a aussi des palais de marbre près du port et des villas West Coast en bord de mer. Quelques haciendas mexicaines dans les champs. Et le long des chemins un nombre suffisant de cabanes recouvertes de feuilles argentées comme des bonbons Quality Street. En fait tout va au niveau de l'habitat.

Quand tu grimpes dans les hauteurs, les couches de sacrés s'accumulent les unes sur les autres comme dans un jeu de main chaude. Catho, ortho, catho, ortho. Ô le tintillement des cloches de montagne! Il n'y a pas d'église trop petite. Deux chaises et un banc ça suffit pour faire un lieu de culte. Il y a aussi des chapelles privées qui sont grosses comme des coucous – plus fates que les maisons.

Adolescent tu as retourné le pays-perdu contre ta mère. Tu t'es jeté par la fenêtre pour sortir de chez toi. Tu t'es enfui sans poids ni bagages. Et depuis sans te retourner tu as glissé à la surface des époques, des continents. Et tu t'es promis d'être la pomme de toute l'histoire des pommes qui tombe le plus loin possible de l'arbre. Au point de n'être plus une pomme peut-être mais une pierre un toucan un acide aminé.

Tu es devenu un spécialiste de la coupe. Tu aimes te couper des autres. Des mille embranchements qui

te relieut aux autres. Tu dis que la taille promet la repousse. Tu voudrais aussi te débarrasser de toi.

Au fil des années tes amis sont devenus de solides notables et toi tu continues la chanson. Chaque jour tu sacrifies à ton destin. Tu changes tout le temps d'année de pays de corps de profession. Tu t'installes dans le malconfort. Dans l'exsangue du dépaysement. Au cœur sec du dépay. Tu habites un peu avant l'acclimatation. Dès que les habitudes reprennent le dessus, dès qu'elles colmatent les fuites, c'est trop tard. Tu t'en vas.

Depuis un certain temps pourtant tu voudrais revenir par la grande porte. Ou par la petite. Tu n'en peux plus de la circumnavigation. Du *jetlag* permanent. Tu aimerais établir pour de bon le système de ton pathétique. Ouvrir comme tout le monde un petit commerce affectif. Te lancer dans une profession. Et comme tu commences à y réfléchir, tu apprends que Maman va mourir.

Toute ta vie tu as résisté aux appels de ta mère. Au chant continu de la *mermaid*. Mais cette fois tu te rends à son chevet. Elle meurt dans la banlieue du Mans. Qu'allait-elle mourir ici? Et avant même que t'aies le temps de rigoler, elle te prend par le cou et te glisse à l'oreille. *N'oublie pas que nous sommes des aventuriers!* C'est qui nous? La famille? Elle et moi? Juste elle et moi? Elle meurt l'instant d'après. Pour ainsi dire dès que tu as le dos tourné. Et aussitôt tu réalises. Ce n'est pas encore aujourd'hui que tu vas rentrer.

Quand tu traverses le plateau tu repères les différents points d'eau. Certains sont couverts de nénuphars. D'autres sont brillants comme des lames de couteau. Ils servent d'aires d'entraînement pour les batailles navales. Et tu te dis que tu aimerais plonger en robe à fleurs dans un de ces bassins en ciment.

Tu vois à côté des garages des bateaux suspendus par des anses à des pendants métalliques. Ou posés comme des bagues sur des étais en bois. Les animaux sont au milieu du paysage. Les chèvres, les vaches, les poulaillers sont sur le plateau. Loin des bords. Les bords sont pour les touristes. Mais ce qu'ils mangent vient de l'intérieur. Du parc animalier.

Au bout du chemin tu as face à toi un pan de montagne. Coupé comme du gâteau. Trop gros pour tes yeux. Trop gros pour ton ventre. Tu sens dans ton thorax ton cœur de porc embourbé dans la graisse.

Au milieu du bruit fort des grillons tu entends le son doux des motos qui coupent leur moteur quand elles dévalent la colline. La première chose que tu vois en te retournant c'est le trait rouge du pare-brise qui fait aussi pare-soleil. Il barre le visage du conducteur.

Maman c'est ta mère ou ton démon ? Un criquet sur ton épaule ? La voix qui te dit ce qu'il ne faut pas faire ? Toi qui l'as tuée plusieurs fois – un coup dans la gorge, un autre à travers la poitrine – tu voudrais pouvoir te ratrapper. Tu voudrais que ta mère te pardonne d'avoir retourné le pays-perdu contre elle. *Mommy, Mommy*, pourquoi je t'ai abandonnée ? Comme dénouement c'est trop cruel.

Tous les enfants sont adoptés bien sûr. Et il n'y a pas de lien organique. Que du culturel-construit-acquis. Mais tu n'as pas oublié non plus que tu es sorti du ventre de Maman. D'un coup. Comme on retourne une chaussette.

Elle dit que tu es né en riant comme un bon géant. Et c'est pour ça que tu as gardé un sourire édenté face à la vie. Tu voudrais à l'occasion lui rendre la pareille. Et l'extirper à ton tour d'une part éventrée de ton anatomie.

Tout était arrangé au crématorium. Tu t'apprêtais à regarder sur un écran de surveillance le cercueil entrant dans le four. Et Dieu sait que tu peux regarder n'importe quoi à la télévision! Mais cette fois quelque chose a raté. Tu t'es levé d'un coup. Tu as renversé trois chaises et deux cousins imbéciles. Tu as poussé la porte qui te séparait de la salle des machines. D'une main tu as fait sauter le couvercle avec un pied de biche – celui que tu avais glissé le matin même dans le repli de ton pantalon – et de l'autre tu as cassé la gueule de l'employé qui voulait t'en empêcher.

Tu as pris le cadavre. Tu l'as jeté sur ton épaule. Tu t'es précipité dans les couloirs jusqu'à l'entrée. Jusqu'au parking. Et tu es sorti en criant. *Allez salut les motards! Salut les moutons! Gardez vos regrets! J'pars avec Maman!*

*

Celui qui se noie s'accroche à ses cheveux. Le vent qui soulève les nappes emporte les pots de fleurs. Pour empêcher ta serviette de s'envoler tu la places froissée sous le cendrier en verre comme un cafard à observer.

Parfois tu aimerais écrire comme Google translate. Mot à mot. En oubliant complètement le contexte. Un chat qui tombe sur un capot. Une vague qui surprend les baigneurs. *Des paquets de poil humide formaient dans son dos comme des ailes d'ange.*

Il suffit d'un orage brusque et tout le sable s'effondre. Les parasols s'enfoncent à pic comme des plongeurs dans des mares de boue. Au bar de la plage on accueille les baigneurs en déroute dans une gestion relax des catastrophes. Avec du café chaud et des airs de Madonna.

Un vieillard aveugle, qui passe la serpillère, s'adresse à une famille. *Vous voyez la fin du monde c'est pour bientôt!*

Dans vingt trente ans tout au plus. Mais rassurez-vous avant de disparaître nous devons encore abolir quelques oppositions. Les plus anciennes, les plus importantes. Celles qui séparent l'homme de la femme, l'homme de l'animal. Lorsque nous aurons établi partout des transitions douces, graduées, quand nous aurons atteint ce stade dernier de délicatesse, alors seulement le monde pourra s'effondrer. Car nous aurons accompli notre destin véritable en tant qu'espèce. Nous aurons trouvé notre place au sein de la création.

Quand la pluie cesse les gouttes d'eau brillent sur les branches des pins comme de l'amour cristallisé. La plupart du temps pourtant le ciel est du gros bleu. Et la municipalité envoie des camions de service sur des routes non goudronnées pour soulever des nuages de poussière.

Au premier arrêt d'autoroute la nuit est déjà tombée. Tu t'installes dans une station Esso pour faire tourner les tables. Tu as besoin de l'intercession d'un esprit pour clarifier la situation. Maintenant que tu as kidnappé Maman tu fais quoi? Parce que tu n'as rien prévu en vrai après le premier tableau. Après La fuite du Mans.

Problème. Tant que Maman n'est pas proprement enterrée tu ne peux pas communiquer avec elle. Faute de Mère Supérieure il te faut trouver un personnage de substitution. Une Sœur Inférieure. Tu convoques alors l'âme de Sœur Alfred. Celle qui t'a appris tout ton catéchisme, saura quoi faire forcément.

Alfred déclare. *Ce que je vais te dire Popeye tu le sais déjà. Si tu veux enterrer dignement ta mère, tu dois ramener son corps en Algérie avant les Événements. Si tu veux être un bon fils, tu dois revenir...*

Tu fais partir le fantôme. Tu lui fermes son clapet. Que pouvais-tu attendre d'une religieuse? Qu'est-ce qu'une Sœur comprend à l'amour? Et à la catastrophe? Ce qui est clair pour toi, c'est que tu n'as pas détourné des funérailles pour revenir comme un con à Birkhadem 1962.

Pendant un moment, à qui te demande où est enterrée Maman, tu réponds. *Ma mère est enterrée dans tous les lauriers tous les jasmins les bougainvilliers. Je ne dirais pas, comme elle, que l'Algérie était un désert avant leur arrivée. Qu'ils avaient amené avec eux les glaces les parcs les orangers. Simplement depuis qu'elle est morte je la laisse traîner parmi les plantes du Sud.*

Et puis un jour tu as une illumination. Tu sais où tu vas enterrer Maman. Tu vas l'enterrer à Chypre 1979. Au dernier endroit où tu l'as vue heureuse. Glorieuse même. Installée presque dans sa guerre et presque dans son climat. Presque c'est déjà pas si mal. Il suffit de plisser un peu les yeux et on confond facilement les périodes. On mélange les conflits. Est-Ouest. Nord-Sud. Les yeux plissés c'est même combat.

À Syros 1989 tu vois partout de grands silos Lafarge. Tu avais oublié? Les îles sont des mines. Des rochers à forer au milieu de la mer. Bien sûr ce sont des plages aussi qui s'étalent dans les dépliants publicitaires. Mais les vraies richesses sont cachées à l'intérieur. Après le parc animalier. Dans les monts que l'on creuse. Que l'on érase peu à peu. Quand tu étais enfant ton père te disait que son travail consistait à effacer les îles de la surface de l'eau. Tu avais oublié? Il est mineur. Il travaille pour le BRGM. Le Bureau des Recherches Géologiques et Minières. C'est un petit gars de la compagnie. Et il est envoyé à Nicosie en 1979 pour exploiter un filon d'antimoine.